

Les États et les cultures de la côte de haute Guinée

C. Wondji

Introduction

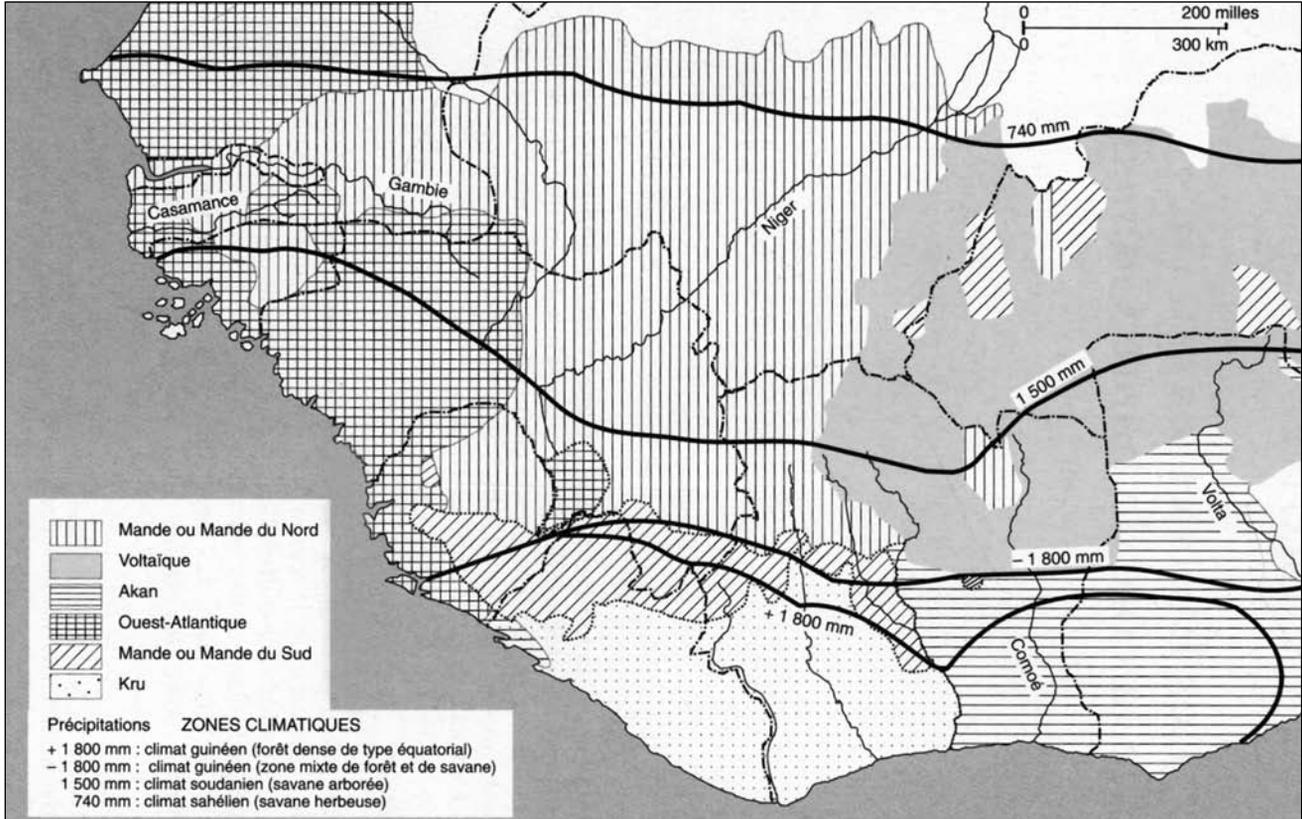
De la Casamance à la Côte d'Ivoire incluse, s'étend une vaste région de côtes et de forêts, habitée par des peuples aussi nombreux que divers. Cette région dépasse largement le cadre de ce qu'on appelle haute Guinée dans la tradition historiographique¹. L'objet du présent chapitre est de définir le sens de son évolution entre 1500 et 1800.

Les sociétés

Par rapport aux grandes masses ethniques du Soudan où prédominent les sociétés de type étatique, la région examinée ici est caractérisée par de multiples petites unités socioculturelles essentiellement organisées sur la base des lignages, des clans et des villages.

En effet, la population des pays guinéens frappe d'abord par son morcellement en nombreuses ethnies. De la Casamance à la Tanoé, plus d'une centaine d'ethnies et de sous-groupes ethniques occupent l'espace compris

1. La zone côtière ouest-atlantique (Guinée) fut divisée en Guinée supérieure ou haute Guinée (*Upper Guinea*), allant du Sénégal au cap des Palmes, et Guinée inférieure, ou basse Guinée (*Lower Guinea*), allant du cap des Palmes au delta du Niger, dans la baie du Biafra. Au sens où l'emploie W. Rodney, l'expression « *Upper Guinea Coast* » désigne la côte comprise entre la Gambie et le Cape Mount. La Côte d'Ivoire ne fait donc pas partie de la haute Guinée telle que la délimite la tradition historiographique même si, d'un point de vue strictement anthropologique, l'ouest du pays appartient à cette région.



13.1. Principaux groupes de population d'Afrique de l'Ouest (d'après C. Wondji)

entre la savane au nord et le littoral au sud d'une part, entre les massifs montagneux du Fouta-Djalou, de la Dorsale guinéenne et la côte située à l'ouest et au sud-est d'autre part.

Cette multiplicité des groupes humains explique les nombreuses différences linguistiques qui affectent le paysage culturel où chaque ethnie, parlant une langue distincte de celle de ses voisines, est consciente de son originalité. Les variantes dialectales se multiplient parfois au sein d'une même langue, limitant étrangement l'intercompréhension linguistique à l'intérieur d'une même ethnie. Aussi chaque ethnie devient-elle le lieu de frappantes diversités: les Joola (Dyola) se différencient en Floup (Felup), Bayotte, Blis-Kaniara, Kassa et Fooni; les We de Côte d'Ivoire, situés au nord (Facobli) et au centre (Duékoué), comprennent assez mal leurs parents Nidrou du Sud (Toulepleu); les Baga se divisent en Baga-Sitémou, Baga-Foré et Baga-Kakissa².

Malgré la diversité des ethnies et des langues, due au chevauchement constant des flux migratoires, il existe des entités linguistiques plus vastes. En effet, trois grandes familles de langues, subdivisées elles-mêmes en groupes et sous-groupes, se partagent l'espace compris entre la Casamance et la Tanoé. Dans la famille des langues mande, le sous-groupe mande-sud est prépondérant, le mande-nord apparaissant seulement ici sous la forme du mandingue parlé en Gambie, Casamance, Guinée-Bissau, Sierra Leone et au Liberia. Au sud des langues mande et le long du littoral, de la Casamance au Liberia, les langues dites ouest-atlantiques se répartissent elles aussi en groupes nord et sud. Moins homogènes que les précédentes, elles offrent une variété interne reflétant la complexité ethnique décrite ci-dessus. Enfin, vers l'est et le sud-est, les langues dites kwa englobent les parlers Kru-Bété et Akan, qui présentent la même hétérogénéité que les langues ouest-atlantiques³.

Les difficultés d'une synthèse historique

Retracer l'évolution, entre les XV^e et XIX^e siècles, des pays de la côte ouest-africaine de la Casamance à la Côte d'Ivoire incluse est une des tâches les plus difficiles et les plus ingrates des historiens de l'Afrique. Il s'agit non seulement de peuples et de sociétés qui, pour la plupart, ont été récemment intégrés à des États dont l'histoire nationale est en voie de reconstitution mais aussi de territoires qui, n'ayant pas tous appartenu aux grandes entités politiques du passé précolonial africain, posent à l'historien une foule de délicats problèmes méthodologiques.

Les difficultés sont d'abord liées aux sources mêmes de cette histoire. Après le XV^e siècle, les sources écrites européennes, de plus en plus nombreuses et précises à mesure que le commerce s'intensifie, fournissent des

2. Pour les Joola, voir C. Roche, 1976, p. 28-46; pour les We et les Baga, voir D. T. Niane et C. Wondji, s. d.

3. J. H. Greenberg, 1980.

matériaux pour la connaissance de la côte atlantique africaine. En rapport avec les intérêts mercantiles des nations d'Europe, elles sont inégalement réparties selon les périodes et les régions: abondantes pour la Sénégambie, la Côte-des-Rivières et le secteur allant de la Côte-de-l'Or au delta du Niger, elles le sont moins pour la côte s'étendant entre le Liberia et la Côte d'Ivoire actuels. Avant le XV^e siècle, et même au XVI^e siècle, elles sont pratiquement inexistantes pour certains secteurs de cette côte. Si elles reflètent les préjugés des Européens en rapport avec leur nationalité et les idées de leur temps, elles permettent cependant une bonne connaissance de la zone côtière: cadre géographique, activités économiques et systèmes de gouvernement des peuples visités, us et coutumes. Mais la côte est mieux connue que l'arrière-pays pour lequel il faut attendre les missions de pénétration du XIX^e siècle.

Insuffisantes ou inexistantes, ces sources écrites ont besoin d'être complétées ou suppléées par l'archéologie, les traditions orales et d'autres types de sources. Il faut dire que dans ce domaine, les possibilités sont fort inégalement réparties, sinon encore très limitées. Si l'archéologie de la zone sèche soudano-sahélienne est en train de se développer, celle de la zone humide guinéenne est encore balbutiante, malgré les fouilles réalisées en Casamance, Guinée-Conakry, Sierra Leone et Côte d'Ivoire, et qui révèlent des traces d'occupation humaine remontant au troisième millénaire avant J.-C. Les recherches en matière de tradition orale ont fait des progrès décisifs dans les secteurs mande et fulbe mais, ailleurs, elles n'ont pas encore donné leur pleine mesure parce que l'indispensable connaissance des langues ou de leurs nombreux dialectes ainsi que l'analyse préalable des sociétés et des cultures supposent la mise en œuvre d'enquêtes multiples et patientes dont les fruits n'apparaîtront qu'au prix de longs efforts. De plus, à la lumière des quelques résultats déjà enregistrés, il semble que la tradition orale remonte rarement au-delà du XVII^e siècle. Enfin, si l'on excepte les groupes mandephones où l'homogénéité des langues mande facilite des recoupements suggestifs et féconds, la linguistique historique en est encore au stade des promesses dans cette région de complexité et de discontinuité linguistiques étonnantes.

Les difficultés sont ensuite liées au morcellement sociopolitique caractéristique de cette région. D'une part, les historiens des États issus du partage colonial font souvent plus de place aux peuples des parties soudaniennes qu'à ceux du littoral, simplement évoqués à l'occasion de développements concernant les premiers. D'autre part, aucune étude historique d'ensemble de ces peuples côtiers et forestiers n'est possible à l'heure actuelle, sans la connaissance exacte de l'histoire de chacun d'eux. Aussi, les Soso de Guinée, groupe mande, sont-ils mieux connus que leurs compatriotes бага et les Agni du sud-est de la Côte d'Ivoire, groupe akan, plus compréhensibles que leurs concitoyens lagunaires et kru situés à l'ouest.

Les allusions faites par les voyageurs européens de l'époque mercantiliste, les observations des ethnologues actuels et les études des historiens peuvent-elles nous permettre de franchir les difficultés du morcellement

pour construire une synthèse historique chronologiquement charpentée? Nous nous heurtons ici au problème de la ligne générale de l'évolution ou du point de départ des dynamismes historiques, dont les clefs ne sauraient nous être fournies par les récits d'une tradition orale aussi morcelée que disparate.

Coller à la réalité historique vécue par les peuples eux-mêmes, restaurer le temps de l'Afrique occidentale dans sa partie la plus dynamique (le Soudan), mais ne jamais perdre de vue le train de l'histoire du monde, telles sont les considérations qui guideront l'organisation de notre étude. En tout état de cause, entre les impulsions historiques du Soudan et celles du commerce européen, la côte ouest-africaine joue un rôle d'articulation majeure et, selon les siècles, telle ou telle de ses parties s'active, se réanime et se stabilise.

Les mouvements de population

Les initiatives mande

Dans la région comprise entre la Gambie et les rivières de Guinée et de Sierra Leone, il faut remonter au XII^e siècle pour constater les traces d'une première avancée des Mande (Malinke) vers l'océan Atlantique. Recueillies en Gambie, Casamance et Guinée-Bissau, les traditions orales font état d'une colonisation agricole malinke entre la fin du XII^e et le début du XIII^e siècle. On signale des villages de paysans parmi les autochtones baïnuk, balante et autres. Au sein de ces groupes épars dominaient les clans fati (musulmans) et sane, adeptes de la religion des ancêtres, noyaux originels des familles régnautes du futur empire du Kaabu (Gabu).

À cette migration paysanne pacifique succéda la migration conquérante des soldats de Tiramaghan Traoré, l'un des généraux émérites de Sundjata. La conquête des territoires atlantiques des Joola, Balante et Baïnuk, facilitée par la complicité des premiers colons, permit au Mali d'avoir une large ouverture sur la mer, à la fin du XV^e siècle, et de dominer les territoires compris entre la Gambie et la Sierra Leone⁴.

Si l'on analyse plus avant les traditions se rapportant à cette expansion vers l'ouest, on s'aperçoit qu'elle a peut-être été la conséquence de certaines caractéristiques sociales et économiques de la société mande. Du fait de l'existence de la règle de succession collatérale — les frères succédant les uns aux autres jusqu'à ce que le dernier homme de la génération la plus ancienne meure —, il était difficile pour les fils de dirigeants de succéder à leur père. Nombre d'entre eux, après avoir rassemblé les membres de leur famille qui souhaitaient les accompagner ainsi que des guerriers et des esclaves, partirent vers l'ouest pour y fonder leur propre État. Une grande

4. S. M. Cissoko, 1972, p. 1-3; B. K. Sidibé, 1972, p. 5-13; W. F. Galloway, 1974.

partie de ces groupes migrants était aussi animée par le désir de participer aux échanges commerciaux de plus en plus nombreux dans la région de la frontière occidentale et d'avoir sa part de la richesse qui allait augmentant. On ne saurait donc voir uniquement dans ces mouvements des conquêtes militaires ne mettant en cause que des guerriers : d'autres membres de la société mande, tels que des commerçants, des chasseurs, des fermiers désireux de tirer profit du commerce avec l'Occident ou de trouver des régions où se fixer, ainsi que des artisans et des esclaves prirent activement part à l'expansion vers l'ouest. Les mouvements migratoires se sont également traduits par des échanges multiples entre les divers groupes ethniques et linguistiques, lesquels ont donné lieu à de nouveaux brassages.

Les populations du littoral et de l'arrière-pays en 1500

L'histoire du peuplement du littoral et de la forêt avant les navigations européennes des XV^e et XVI^e siècles est assurément l'une des taches d'ombre les plus épaisses de l'histoire ouest-africaine. Sans doute quelques sources écrites, relatives aux empires soudanais et au commerce de l'or, peuvent-elles nous renseigner sur les peuples de Sénégambie, des Rivières du Sud et de la Côte-de-l'Or, c'est-à-dire sur les secteurs nord-ouest et sud-est de cette région. Entre ces deux secteurs, on se perd en conjectures, face aux notations rapides des voyageurs portugais et aux traditions orales parfois déroutantes de certains peuples de l'intérieur qui affirment « avoir toujours été là ».

*Dans les Rivières du Sud,
entre la Gambie et le Cape Mount*

En Sénégambie méridionale : Casamance et Guinée-Bissau. La plupart des peuples vivant dans ce secteur étaient déjà en place à l'arrivée des Portugais, comme l'attestent A. da Cà da Mosto et V. Fernandes⁵. Trois groupes principaux occupaient les estuaires et les basses vallées des rivières : les Bañuk ou Banhun, peuple d'origine mande venu de l'est au XIV^e siècle ; les Joola, venus sans doute du sud (Rio Cacheu) avant le XV^e siècle ; les Balante, originaires de l'Est et qui se sont imposés aux Bañuk avant le XV^e siècle. À ces grands groupes se rattachaient les petits peuples apparentés entre eux du littoral et de l'hinterland immédiat : Kasanga, Papel, Beafada, Bijagos. En arrière de ces groupes littoraux, sur les bassins moyens et supérieurs des rivières situées entre la Gambie et le Rio Grande, se trouvaient les Mande qui, arrivés de l'est à partir des XII^e et XIII^e siècles, repoussèrent les autres peuples à l'ouest, vers la mer. À la suite de ces Mande étaient venus, au XV^e siècle, les Fulbe, originaires du Macina⁶.

5. Voir par exemple A. da Cà da Mosto, 1937 ; V. Fernandes, 1951.

6. C. Roche, 1976, p. 21-66 ; W. Rodney, 1970*b*, p. 6-8 ; J. Richard-Molard, 1949, p. 108.

En Guinée-Conakry et en Sierra Leone. C. Fyfe et W. Rodney ont étudié le peuplement de cette région. Les découvertes archéologiques de Yengema en pays Kono (Sierra Leone), confirmées par des recherches linguistiques, ont permis à G. Fyfe d'avancer que, contrairement à une opinion très répandue, la Windward Coast était peuplée depuis fort longtemps, c'est-à-dire depuis le troisième millénaire avant l'ère chrétienne. Les plus anciens habitants auraient été les Limba de Sierra Leone qui parlaient une langue différente des autres langues du voisinage; ils occupaient les Scarcies. Arrivèrent ensuite les Temne et les Baga, aux langues apparentées. Venus du nord, les Temne passèrent du Sénégal au Fouta-Djalon puis, de cette montagne, ils gagnèrent la plaine côtière. Ce fut, enfin, le tour des Kissi et des Bulom, deux groupes apparentés, qui remontèrent la vallée du Niger jusqu'à sa source. Jadis unis, Kissi et Bulom se séparèrent: les premiers restèrent à l'intérieur, tandis que les seconds continuèrent jusqu'à la mer⁷.

À la fin du XII^e siècle, des mouvements consécutifs à la chute du Ghana et du Soso amenèrent les Soso au Fouta-Djalon où se trouvaient déjà Jallonke, Baga, Nalu, Landuma et Tyapi. Il s'ensuivit une mêlée de peuples qui aboutit à quelques mouvements migratoires vers l'ouest. Des fractions de ces peuples allèrent vers la côte et ses environs immédiats: les Nalu s'installèrent dans le secteur compris entre Rio Tomboli et Rio Nuñez; les Baga, entre Rio Nuñez et Rio Componi; les Landuma-Tyapi, dans l'immédiat hinterland des Nalu et des Baga. Enfin, les Temne restèrent à l'intérieur jusqu'au début du XVI^e siècle, n'atteignant la mer qu'à la fin de ce même siècle. Quant aux Bassari et Koniagui du groupe tenda, venus de la moyenne Gambie jusqu'au Fouta-Djalon, ils y restèrent jusqu'à l'arrivée des Fulbe au XV^e siècle⁸.

À la fin de ce siècle, la pression des Fulbe sur les Soso-Jallonke-Baga et les Temne déclencha de nouveaux mouvements migratoires qui permirent aux Baga de s'étendre sur la côte du nord au sud, entrant ainsi en contact avec les Bulom. En arrière des Baga et des Nalu, quelques fractions soso-jallonke cherchaient déjà à atteindre la mer. La plupart des peuples les plus anciens appartenaient au groupe appelé ouest-atlantique.

De Cape Mount au Bandama — le Liberia et la Côte d'Ivoire occidentale

Cette région est le domaine des Kru, peuples de langue kwa. Ce sous-secteur côtier est celui du commerce de la malaguettes ou «graine de paradis». L'arrière-pays est le domaine de la grande forêt et des hauteurs orientales de la Dorsale guinéenne, d'où sa très faible ouverture sur le monde des savanes soudaniennes.

Les navigateurs européens de la fin du XV^e siècle ont rencontré des peuples sur cette côte, depuis le cap Mesurado jusqu'au cap Lehou. Les descriptions de D. Pacheco Pereira et d'E. de la Fosse font penser aux Kru,

7. C. Fyfe, 1964, p. 149-165.

8. W. Rodney, 1970 *b*, p. 1-15.

Bassa et Grebo⁹. Faut-il en conclure qu'un peuplement kru ancien existait déjà sur cette côte au XV^e siècle? S'appuyant sur le *sickle-cell trait* ou «taux de siclémie¹⁰», C. Fyfe constate qu'il est très insignifiant chez les Kru et admet qu'ils ont dû longtemps vivre isolés sans se mêler aux autres peuples. Y. Person en conclut une vieille implantation des Kru sur le littoral forestier¹¹. Il faut donc supposer que le mouvement de ces peuples, depuis l'intérieur jusqu'à la côte, a commencé avant les navigations européennes, c'est-à-dire avant le XV^e siècle, puisque certains auteurs signalent la présence de groupes kru sur les hautes montagnes au nord-est du Liberia¹². L'archéologie et les recherches en tradition orale montrent aussi l'ancienneté du peuplement de cette région. À l'ouest du Bandama, on a rencontré des outils préhistoriques dans les vallées alluviales du bassin du Sassandra et des cavernes très anciennes dans l'interfluve Bandama-Sassandra, témoignant d'une occupation humaine qui remonte au mésolithique. Un historien de tradition orale, l'Ivoirien A. L. T. Gauze, a révélé l'existence d'un vieux peuple, les Magwe, venu du nord et qui a suivi le fleuve Bandama jusqu'à son embouchure. Ce peuple, ancêtre des Bete-Dida, s'est répandu dans la forêt occidentale, entre les fleuves Sassandra et Bandama, pendant le premier millénaire de l'ère chrétienne¹³.

Il faut enfin supposer que les savanes préforestières, au nord de la forêt de la Côte d'Ivoire, du Liberia et de la Guinée-Conakry actuels, étaient occupées à la même époque par les groupes mande du Sud: Guerze, Manon, Toma, Dan, Gouro, Toura et Gagou. Au XV^e siècle, ceux-ci avaient sans doute commencé à s'enfoncer dans la forêt méridionale, sous la pression des Mande du Nord (Mandingue) venant du haut Niger. La dynamique de cette poussée nord-sud avait dû amener de nombreux îlots kru sur la frange maritime de la forêt.

Les mouvements de population de la Sierra Leone à la Côte d'Ivoire

Au XVI^e siècle, de nouveaux peuples venus de l'intérieur s'ajoutèrent à ceux que les Portugais avaient trouvés dans la deuxième moitié du XV^e siècle. Il s'agissait essentiellement des Mande, que les difficultés politiques et économiques du Mali au XVI^e siècle devaient pousser à se déplacer en direction du sud, sur les routes menant à la forêt et au littoral. Cette expansion vers la zone préforestière était le fait de guerriers, mais aussi de marchands: «Bloqués vers le nord, les guerriers de la savane s'enfoncent dans le Sud, au milieu des galeries forestières aussi loin que survivent leurs chevaux. Ils suivent le pas pressé des colporteurs en quête de kola, qui

9. D. Pacheco Pereira, 1937, p. 99-115; E. de la Fosse, 1897, p. 180-190.

10. Pour les spécialistes de médecine tropicale, le taux de siclémie indique la présence de l'hémoglobine S, gène de la drépanocytose, qui serait le résultat d'une mutation provoquée par la présence du paludisme. Son absence chez les Kru de la forêt d'Afrique occidentale montre qu'ils ont occupé la forêt à une époque très ancienne où elle était exempte de paludisme. Voir A. Schwartz, 1993.

11. C. Fyfe, 1964, p. 152-153; Y. Person, 1970.

12. C. Behrens, 1974, p. 19-38.

13. A. L. Y. Gauze, 1969 et 1982.

portent jusqu'aux franges de la grande sylve la langue et la civilisation des Mandingue depuis les confins de la Sierra Leone et les sources du Niger, dans l'Ouest, jusqu'aux rives du Bandama¹⁴. »

Le premier mouvement mande a été celui des Kono-Vai, venus du haut Niger au tournant des XV^e et XVI^e siècles, sous la direction du clan mande des Camara. Ils parvinrent à Bopolou, dans le nord-ouest de l'actuel Liberia, et gagnèrent la côte en suivant les rivières Mano et Moa qui coulent en Sierra Leone et au Liberia. D'après Holsoe *et al.*, les Vai, désireux de trouver du sel et d'ouvrir des routes commerciales vers l'intérieur, migrèrent en direction du littoral entre 1500 et 1550. Au début du XVII^e siècle, ils occupaient les embouchures de ces rivières, tandis que leurs parents kono étaient dans l'immédiat hinterland¹⁵.

Au milieu du XVI^e siècle, les Mane-Sumba, un groupe d'envahisseurs mande venus du haut Niger, arrivèrent sur les côtes de la Sierra Leone et du Liberia. L'origine de cette migration reste encore imprécise, mais Y. Person y voit un aspect majeur du mouvement des Mande vers le sud et précise que les Mane suivirent le Niger jusqu'à Kouroussa, gagnèrent le Konyan puis le Liberia. Enfin, les Mane atteignirent la côte en 1545 à Cape Mount, après avoir suivi les rivières Mona et Moa. De Cape Mount, ils remontèrent la côte vers le nord, écrasèrent les peuples autochtones de Sierra Leone et firent une incursion vers le Fouta-Djalon à travers les Scarries. Repoussés par les Soso alliés aux Fulbe, ils durent retourner sur le littoral, qu'ils occupèrent du Liberia aux îles de Los, en fusionnant avec les premiers habitants.

La composition exacte des groupes qui animèrent ce courant migratoire n'est pas encore élucidée : qui sont les Mane ? Qui sont les Sumba ? Pour J. D. Fage, les guerriers mande (les Mane) auraient recruté des auxiliaires ou des Sumba parmi les peuples kru et les peuples ouest-atlantiques. Mais Y. Person pense que l'invasion aurait été dirigée par une aristocratie malinke, qui avait engagé des guerriers mande du Sud, en particulier des Toma ; ces derniers seraient les Sumba. En tout état de cause, cette invasion eut des conséquences sociales et culturelles très importantes pour tous les peuples de cette zone et à cette époque — Mande du Sud, Kru et « Ouest-Atlantiques » —, avec la destruction du fameux royaume des Sape, suivie de l'instauration d'une nouvelle société politique dirigée par les Mande. Les peuples de cette côte furent répartis en quatre royaumes, eux-mêmes subdivisés en chefferies ou principautés : le royaume de Bulom (des îles de Los au cap Tagrin), le royaume de Loko (autour de Port-Loko), le royaume de Bouré (du chenal de Sierra Leone à l'île Sherbro) et le royaume de Sherbro. Ensuite eut lieu l'intégration socioculturelle de ces peuples : ayant utilisé, au cours de leur conquête, les Bulom et les Temne contre les Limba, les Soso et les Fulbe, ainsi que les peuples kru de la Côte-des-Graines contre les Kissi et les Bulom, les Mane déclenchèrent un processus

14. Y. Person, 1981, p. 624.

15. C. Fyfe, 1964, p. 159 ; S. E. Holsoe, 1967 ; S. E. Holsoe, W. L. d'Azevedo et Gay, 1974.

de croisement des races qui permit l'installation de l'influence mande dans cette région; les Loko, une fraction des Temne, adoptèrent la langue mande; les Temne gardèrent leur culture ouest-atlantique mais eurent des chefs mande; les Kru conservèrent leur langue kwa et subirent l'influence politique des Mande. Enfin, les Mane apportèrent des innovations dans le domaine militaire: armes, tactique, sièges et fortifications accrurent la vigueur guerrière des peuples du littoral par le perfectionnement de l'art de l'offensive et de la défense. À la fin du XVI^e siècle, les envahisseurs paraissaient avoir été naturalisés et, au début du XVII^e siècle, il n'y avait plus de Mane authentiques¹⁶.

Au XVI^e siècle, un groupe de Mande du Sud, les Malinke du clan Camara du haut Niger, s'établit au Liberia et dans la partie occidentale de la Côte d'Ivoire et suscita non seulement la poussée des Kono et des Vai vers les côtes de la Sierra Leone et du Liberia mais aussi celle des Toma, des Guerze et des groupes apparentés (Galla, Manon) vers les forêts des actuelles Républiques de Guinée et du Liberia. Dans le même temps, les Diomande, frères des Camara, progressaient vers l'est, s'installaient à Touba (Côte d'Ivoire) et en chassaient les Dan-Toura qui allaient occuper le secteur de Man (Côte d'Ivoire), plus au sud. S'avancant plus à l'est encore, les Malinke pénétrèrent dans le Worodougou (secteur de Séguéla-Mankono, en Côte d'Ivoire) et provoquèrent le déplacement des Gouro vers le sud et le sud-est, jusque dans la forêt¹⁷.

Cette poussée nord-sud et nord-ouest/sud-est des Mande du Sud exerça une pression sur les Kru qui s'enfoncèrent plus profondément dans la forêt, en direction de la côte. Étudiant le peuplement kru du Liberia, C. Berhens pense qu'au milieu du XVI^e siècle, le mouvement nord-sud était déjà accompli, les Kru ayant quitté le Nord-Est libérien pour s'installer sur la côte. Dans le secteur ivoirien, les mouvements semblent plus tardifs. Notons, chez les We, l'exemple des Nidrou de Toulepleu: ils vivaient d'abord dans la savane mais en furent chassés et entrèrent dans la forêt au milieu du XVI^e siècle¹⁸. À la même époque, les Dida Zehiri avaient dû quitter Divo pour l'embouchure du Bandama, dans l'actuel pays des Avikam (Grand-Lahou)¹⁹.

Les mouvements de population aux XVII^e et XVIII^e siècles

Par rapport à celui des siècles précédents, le mouvement des peuples qui caractérise les XVII^e et XVIII^e siècles affecta toute la zone côtière et sub-côtière, et s'exprima par des flux migratoires pluridirectionnels: ils ne furent pas seulement orientés du nord vers le sud ou de l'intérieur vers la côte mais aussi sud-nord, est-ouest et ouest-est. Le secteur allant du Liberia à la Tanoé en fut le plus affecté. D'après Warren L. d'Azevedo,

16. J. D. Fage, 1969*b*, p. 37-39; Y. Person, 1964; C. Fyfe, 1964, p. 158-159.

17. Y. Person, 1964, p. 325-328.

18. A. Swartz, 1971.

19. M. Sékou-Bamba, 1978, p. 167-168.

ces mouvements de population ont été pour une large part suscités par le désir de contrôler la traite des esclaves laquelle, à son tour, a donné lieu à des conflits et, partant, à la formation d'alliances militaires et commerciales entre les ethnies et à l'intérieur de celles-ci. Cette situation a débouché sur l'établissement de liens culturels étroits entre les divers groupes ethniques de la région²⁰.

De la Gambie à la Sierra Leone

En Casamance et Guinée-Bissau. Les XVII^e et XVIII^e siècles ne connurent pas l'arrivée de nouvelles communautés dans cette région mais, avec l'essor de la traite des Noirs, on assista à une mêlée de peuples, due en particulier aux raids dévastateurs des Mande soutenus par l'expansion du Kaabu (Gabu) alors à son apogée. L'attrait des marchandises européennes stimulait les razzias d'esclaves qui suscitaient à leur tour la résistance des groupes agressés. D'où les guerres interminables auxquelles aucun peuple n'échappa. Dans le Rio Cacheu au XVII^e siècle, elles mirent aux prises Baïnuk, Kasanga, Papel, Joola et Balante.

Certains groupes se montrèrent particulièrement agressifs, tels les Bijago et les Beafada des îles qui attaquèrent les Nalu et les Balante, peuples de la terre ferme. Mais les Mande et leurs vassaux kasanga, les plus actifs lors des razzias d'esclaves, harcelèrent constamment les Bijago, les Joola, les Balante et les Baïnuk. Pour échapper à la pression esclavagiste, de nombreux peuples cherchèrent refuge dans les marécages inaccessibles de la côte, abandonnant aux Mande la domination des rivières menant vers l'intérieur²¹.

En Guinée-Conakry et Sierra Leone. L'influence croissante du commerce atlantique sur les habitants de la zone soudanienne, l'expansion de l'islam que provoqua la révolution fulbe du Fouta-Djalon au XVIII^e siècle, tels furent les phénomènes qui constituèrent l'arrière-plan du mouvement des peuples dans ce secteur aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Les Fulbe de la guerre sainte musulmane déclenchèrent, dans le premier tiers du XVIII^e siècle, le mouvement des peuples du groupe tyapi vers les côtes de l'actuelle République de Guinée. Il s'agit là de l'accentuation d'un mouvement très ancien. En effet, aux XV^e et XVI^e siècles déjà, sous la pression des Mande et des Fulbe, des fractions бага, nalu et landuma en provenance du Fouta-Djalon avaient occupé la zone littorale et les Portugais les rencontrèrent aux embouchures des rivières Nuñez et Pongo. Mais la révolution islamo-fulbe, qui se déclencha entre 1720 et 1730, les expulsa définitivement de leur ancien lieu de résidence. Refusant l'autorité des maîtres de la nouvelle religion, perdant de dures batailles dont celle de Talansam (1725-1730) pour les Baga, les derniers groupes quittèrent le Fouta-Djalon pour venir sur la côte: les Landuma abandonnèrent le Mali pour le bassin supérieur de la

20. W. L. d'Azevedo, 1959 et 1962.

21. W. Rodney, 1970b, p. 1-15; J. Suret-Canale, éd. de 1976, p. 456-511.

Nuñez et les Baga vinrent de Labé pour occuper le littoral entre Rio Pongo et les Scarcies²².

Un autre mouvement majeur fut celui qui amena sur la côte par vagues puissantes les Soso-Jallonke. Repoussés du Fouta-Djalou, les Soso progressèrent lentement vers le littoral déjà occupé par les Nalu et les Baga. Mais le mouvement atteignit sa plus forte amplitude en 1760 lorsque, sous la conduite de Soumba Toumane, les Soso envahirent les Baga et créèrent la chefferie de Toumania dans l'immédiat hinterland de la presqu'île de Kaloum. Ils accueillirent leurs parents jallonke chassés eux aussi de la montagne du Fouta par les Fulbe et dominèrent ainsi, à la fin du XVIII^e siècle, le littoral compris entre le Rio Pongo et la Sierra Leone²³.

Mais tous les habitants du Fouta-Djalou ne furent pas expulsés. Les peuples du groupe tenda, situés sur les contreforts nord-ouest du pays, résistèrent aux Fulbe musulmans. Il en fut ainsi des Koniagui et des Basari qui échappèrent à l'emprise des envahisseurs dès le XV^e siècle, même si quelques-uns d'entre eux participèrent aux équipées de Koly Tengouella au XVI^e siècle. Des symbioses s'opérèrent cependant: les Badyaranke résultaient d'un mélange de Tenda et de Malinke-Sarakolle, tandis que les Fulbe parvinrent à islamiser quelques groupes devenus les Tenda-Boeni²⁴.

Autres agents moteurs de ce mouvement des peuples en Guinée et Sierra Leone, les Mande du Nord furent à l'origine des migrations toma, guerze et manon en Guinée forestière, de celles des Mende en Sierra Leone et des Quoja en Sierra Leone et au Liberia. Il faut distinguer ici les mouvements liés au processus déjà ancien de descente des Malinke vers le sud et la mer de ceux qui découlent de l'expansion de l'islam dont les Malinke furent les agents au même titre que les Fulbe.

Dans le premier cas, signalons qu'au XVII^e siècle, le mouvement des Malinke du Konyan fit passer les Toma (Loma), les Guerze (Kpelle) et les Manon (Mani) des savanes préforestières au nord de Beyla (secteurs de Kerouane et Bissandougou) vers la forêt guinéo-libérienne, dans laquelle ils continuèrent à s'enfoncer tout au long de ce siècle. À la même époque, venant de l'est, d'autres Mande suivaient le même itinéraire que les Mane, pénétraient en Sierra Leone où ils se mêlèrent aux Kissi, aux Bulom, aux Loko et aux Temne pour donner, à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, le peuple mende²⁵. Celui-ci allait longtemps rester à l'intérieur des terres, n'atteignant la mer qu'au XIX^e siècle. Dans la troisième décennie du XVII^e siècle, d'autres Mande venus de l'intérieur et mêlés aux Kru libériens allaient donner naissance à l'hégémonie des Quoja et des Karou qui domina le littoral depuis le cap Verga jusqu'au cap Mesurado²⁶.

22. Dr Méo, 1919.

23. J. Suret-Canale, éd. de 1976, p. 504-510.

24. A. Delacour, 1912; F. de Coutouly, 1912.

25. K. Little, 1951; A. P. Kup (1961*b*) suggère que les Mende sont les descendants des guerriers sumba et mane qui sont arrivés dans l'hinterland de la Sierra Leone au XVI^e siècle, quelque temps après la migration des Vai.

26. Pour les Toma, Guerze et Manon, voir J. Suret-Canale, 1970, p. 169 et suiv., et S. S. Bouet et L. Y. Bouet, 1911. Pour les Mende, Quoja et Karou, voir C. Fyfe, 1965, p. 159 et O. Dapper, éd. de 1686, p. 256-274.

Dans le second cas, les Mande agirent comme des propagateurs de la religion. Dominant le commerce et l'islam, ils créèrent des écoles coraniques (notamment chez les Bena-Soso et les Kouranko) et vécurent, jusqu'au XVIII^e siècle, en groupes réunissant exclusivement lettrés et commerçants au sein de la population côtière agricole. Mais avec l'avènement de la révolution musulmane au Fouta-Djalon, ils s'associèrent aux Fulbe pour convertir ou assujettir les Soso, les Baga, les Bulom et les Temne. Ils occupèrent ainsi la Mellacorée au XVIII^e siècle, organisèrent des chefferies mande musulmanes et furent présents sur toute la côte, de l'île de Matabele jusqu'à la rivière Saint-Paul. À la fin du XVIII^e siècle, il y eut cependant des résistances à l'islamisation chez les Soso et les peuples « ouest-atlantiques » lorsque, à travers l'alliance confessionnelle pullo-mandingue, l'*almamy* du Fouta-Djalon s'efforça d'imposer son autorité à toute la région. Baga, Bulom et Temne refusèrent de reconnaître cette autorité, tout comme le royaume de Falaba au nord-est de Port-Loko, dirigé par un groupe soso farouchement opposé à l'islam. Toutefois, la société des rivières de Guinée et de Sierra Leone n'allait pas échapper à l'influence du Fouta-Djalon ni à celle, plus politique et culturelle, des commerçants-marabouts mande²⁷.

Du Liberia au Bandama

Les migrations qui contribuèrent à la mise en place des peuples de ce secteur aux XVII^e et XVIII^e siècles sont d'abord la poursuite des mouvements nord-sud, c'est-à-dire de la savane vers la forêt et le littoral, qui avaient commencé aux XV^e et XVI^e siècles. Elles s'expliquent ensuite par les bouleversements du monde akan au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, et par le contexte à la fois attractif et répulsif de la côte à cette même époque. Il en résulta des flux migratoires d'orientation diverse (nord-sud, est-ouest, sud-nord, ouest-est) qui prirent parfois, en milieu forestier, une allure nettement circulaire.

Les Mande et les We. L'invasion des Quoja-Karou qui s'abattit sur les côtes de la Sierra Leone et du Liberia montre que la poussée mande continuait encore à s'exercer au XVIII^e siècle sur les peuples de la forêt et du littoral. Les Mande du Nord n'avaient pas cessé leur progression vers le sud et le sud-est et, traversant la Sassandra, ils atteignirent le Bandama. Leur mouvement accéléra celui des Mande du Sud : les Dan poursuivaient leur descente sud-sud-est en Côte d'Ivoire (vers Touba-Man) et sud-sud-ouest (vers Danané en Côte d'Ivoire et dans la forêt libérienne); les Gouro et les Gagou allaient toujours en direction du sud-sud-est vers le Bandama et même au-delà (vers Bouaké pour les Gouro et vers Tiassalé et Dabou pour les Gagou)²⁸.

Cette poussée mande vers le sud ne fut pas sans conséquences sur le mouvement des We qui poursuivaient leur progression vers la forêt, notamment des We de Toulepleu en Côte d'Ivoire (vers Nidru et Bewa) qui rejoignirent les Guiglo dans la forêt au milieu du XVII^e siècle et atteignirent la

27. Sur l'islam et les peuples « ouest-atlantiques », voir W. Rodney, 1970*b*, p. 229-239; C. Fyfe, 1964, p. 162-164; J. Suret-Canale, éd. de 1976, p. 509-510.

28. A. Clérici, 1962, rééd. de 1963, p. 24.

rivière Cavally entre la fin du XVII^e siècle et le début du XVIII^e. En liaison avec la poussée akan et les remaniements du monde kru libérien, d'autres migrations allaient s'effectuer au XVIII^e siècle, en provenance du sud-ouest (Zibiao), du nord-est (Zarabaon) et du nord (Sémien)²⁹.

Les Magwe-Kru. S'agissant du peuplement kru libérien, G. Berhens pense que les Kru ont occupé la côte d'est en ouest. Durant le XVI^e siècle, ils se sont subdivisés en Bassa, Krahn, Grebo, etc., puis, au milieu du XVII^e siècle, ils ont occupé le comté actuel de Grand-Bassa, après avoir lutté contre les Berkoma et les Quoja dans la région de Cape Mount. L'hégémonie karou exprime, selon C. Behrens, la volonté des Kru de contrôler toute la Côte-des-Graines du Liberia à la Sierra Leone. Ainsi, les Kru de Grand-Cess, situés à l'ouest du cap Palmas, sont-ils venus du pays Grebo à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle. Un mouvement est-ouest a donc succédé au mouvement nord-sud originel³⁰.

S'agissant du peuplement kru de la Côte d'Ivoire, il semble qu'un mouvement ouest-est ait suivi le mouvement nord-sud. Ainsi les Kru de Grand-Béréby sont-ils venus du Liberia vers la Côte d'Ivoire, à la suite d'une fragmentation de groupes guerré (We) descendus du nord. De l'ouest (forêt de Tai-Grabou, vallée du Cavally) provint aussi la majorité des Bakwe et des Neyo qui appartenaient probablement au même courant migratoire.

Cette grande vague migratoire a conduit d'importantes fractions du groupe magwe (les Bete, les Godie et les Dida) du bassin du Cavally, à l'ouest, vers le bassin de la Sassandra et au-delà, vers le Bandama. Elle alimenta le peuplement de l'interfluve Sassandra-Bandama jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Les mutations politiques et les changements socio-économiques

La création des routes maritimes (fin XV^e-début XVII^e siècle)

Ouvert à la circulation et au commerce, le littoral de cette région allait devenir, de la fin du XV^e au début du XVII^e siècle, un pôle d'attraction pour les habitants de la côte ou de l'arrière-pays et pour les commerçants soudanais de l'intérieur. Cette ouverture commença bien avant le XV^e siècle et l'arrivée des caravelles portugaises, lorsque l'expansion mande relia le Soudan nigérien à la côte atlantique, de la Sénégambie jusqu'à la Côte-de-l'Or. Des initiatives proprement africaines, comme on l'a vu, précédèrent la découverte portugaise et expliquent que, loin d'être un véritable cul-de-sac, la frange maritime de la zone guinéenne présentait, à la fin du XV^e siècle, une double ouverture: vers l'intérieur et vers l'extérieur du continent africain.

29. A. Swartz, 1971.

30. C. Behrens, 1974, p. 19-38.

Les facteurs internes de l'ouverture maritime

Colonisation agricole spontanée, conquête militaire et politique vers l'ouest, le Mali créait ainsi les conditions d'une expansion commerciale des Mandé dans la zone côtière aux XIV^e et XV^e siècles. À partir de 1312, et de la Casamance jusqu'à la Sierra Leone, des corporations de Joola reliaient les pays littoraux à l'axe du Niger. En effet, devenues provinces occidentales du Mali, la Gambie et la Casamance échangeaient leurs produits agricoles (riz, mil) et artisanaux (tissus de coton) contre le fer et autres métaux en provenance de l'intérieur du continent. Les cités commerçantes du Kantor étaient au cœur de ces échanges qui utilisaient les voies d'eau, en particulier la Gambie et la Casamance dont les embouchures étaient reliées par un cabotage intense. De même, un autre trafic allait de l'axe du Niger à la forêt, où les Jula échangeaient du sel, du cuivre, des cotonnades et du poisson contre des noix de kola et, parfois, contre de l'huile de palme. Au XV^e siècle, l'économie de cette zone du Nord-Ouest était donc tournée vers l'intérieur, et les pays Kissi et Temne étaient déjà touchés par l'influence malinke à partir du haut Niger (à Doma et Hamana)³¹.

Au-delà de la Sierra Leone, entre le Liberia et la Côte-de-l'Or, il est difficile de préciser à cette époque les points d'attache du commerce jula, même si les noms de Monrovia et Grand-Lahou sont parfois cités. Il est cependant prouvé qu'à Elmina au XV^e siècle, les Jula apportaient des marchandises en provenance de la boucle du Niger, puisqu'ils sont signalés à Begho dès la première moitié de ce siècle.

L'espace commercial des Mandé s'appuyait ainsi sur un réseau de routes et d'étapes-marchés dont la zone préforestière était abondamment pourvue et qui se prolongeait vers la côte par les vallées alluviales et les grands axes fluviaux. C'est ce que note un observateur portugais, V. Fernandes: « Ils (les Malinke) trafiquent de leurs marchandises très loin vers l'intérieur et plus loin qu'aucun autre peuple de cette région et ils vont même jusqu'au château de Mina par l'intérieur³². »

Les facteurs externes : les explorations portugaises

Il est maintenant hors de doute que les Portugais furent les premiers Européens à explorer les côtes ouest-africaines au XV^e siècle, après que la mise au point de la caravelle leur eut permis de doubler le cap Bojador en 1434. Ils étaient sur l'île d'Arguin en 1443, au Sénégal et en Gambie entre 1445 et 1456, en Sierra Leone et au Liberia en 1460-1462. Entre 1462 et 1480, ils exploraient tout le golfe de Guinée, atteignant l'actuelle Côte d'Ivoire en 1469-1470 et la Côte-de-l'Or en 1470-1471³³.

31. D. Y. Niane, 1975a, p. 67-88.

32. Cité par D. Y. Niane, 1975a, p. 83.

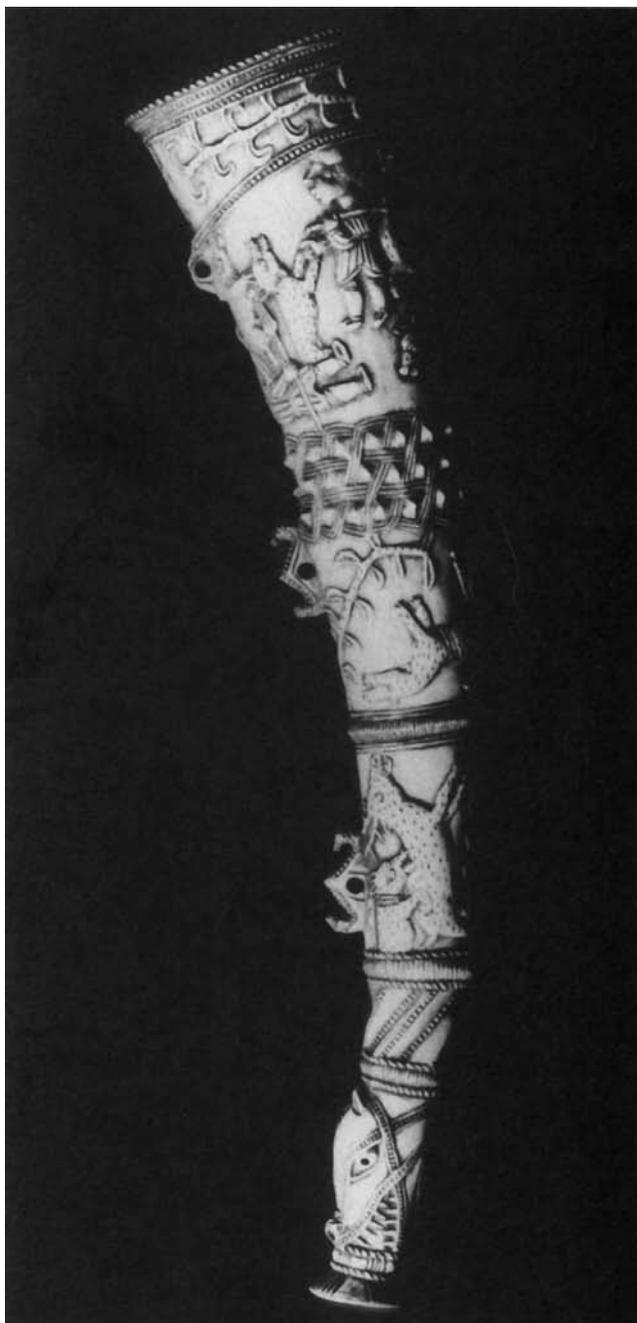
33. R. Mauny, 1970; A. F. C. Ryder, 1964; A. Teixeira da Mota, 1975.



13.3. Salières en ivoire sculpté du XVI^e siècle, provenant de l'île Sherbro (Bulom), Sierra Leone. Hauteur: 43 cm.
[© Musée Luigi Pigorini, Rome. Photos: (à gauche) Pelligrini, (à droite) Rossini.]

De 1481 à 1560, les côtes de l'Afrique occidentale passèrent donc sous l'influence portugaise. Les Lusitaniens, en quête d'or et d'épices, articulèrent leur empire maritime naissant avec l'espace commercial mande qui, depuis le XIV^e siècle, était en plein essor grâce à l'expansion du Mali. Ne voulaient-ils pas avoir accès à l'or du Galam, du Bambuk, du Bure, du Lobi et de l'Ashanti? La légende de cet or avait hanté l'Europe et sa possession était nécessaire à l'achat des épices et des produits d'Orient qui avaient tant de valeur sur les marchés européens.

Les documents portugais de l'époque, tels les registres méticuleusement tenus par le trésorier de la Casa de Guiné, nous fournissent une liste instructive des marchandises qui, excepté l'or, constituaient la cargaison



13.4. Cor de chasse en ivoire sculpté du XVI^e siècle, provenant de l'île Sherbro (Bulom), Sierra Leone. Hauteur: 43 cm.
[© Musée Luigi Pigorini, Rome. Photo: Rossini.]

qu'amenait à Lisbonne les caravelles revenant des sites nouvellement découverts de la côte occidentale de l'Afrique, et sur lesquelles étaient perçus des droits de douane. On y trouve du riz, du copal, de la civette, des nattes et des sacs en fibre de palme ainsi que des objets en ivoire sculpté, des cuillers, des bols à pied et des olifants notamment. Ce dernier groupe d'articles est particulièrement intéressant parce que les spécimens qui ont été conservés — aujourd'hui traités comme des objets rares par les musées qui les détiennent sur trois continents — et dont les plus beaux exemplaires sont attribués sans conteste aux Bulom de l'île de Sherbro témoignent du haut degré artistique et d'habileté technique qu'avaient atteint les peuples du littoral avant d'entrer en rapport avec les Européens. Par ailleurs, ils représentent les tout premiers spécimens connus de sculpture africaine à avoir été introduits en Europe et qui étaient fortement appréciés par des collectionneurs occidentaux admiratifs³⁴.

Pendant tout le XVI^e siècle, les Portugais exercèrent leur prépondérance maritime et commerciale sur la côte ouest-africaine, depuis Arguin jusqu'à l'Angola. Dans la Guinée supérieure, ils utilisèrent les voies fluviales pour aller chercher l'or du Soudan, notamment en Gambie, en Casamance et en Guinée-Bissau. Ils firent du commerce sur la côte et dans les embouchures des fleuves sans volonté d'occupation territoriale. Dans la zone qui constituait à cette époque la porte océane du Mali, ils contribuèrent à l'intensification des relations entre, d'une part, la Côte-des-Rivières et, d'autre part, la haute Gambie, le haut Sénégal et le haut Niger. Les bassins aurifères du Bambuk et du Bure étaient ainsi progressivement déconnectés du bassin du Niger et du Sahara au profit de la frange maritime atlantique³⁵.

Ainsi, dans les principaux secteurs de cette côte de Guinée, du nord-ouest au sud-est, les routes commerciales continentales jula conduisaient, au XVI^e siècle, aux positions occupées sur le littoral par les Portugais. L'or soudanais gagnait donc Lisbonne en même temps que le « faux poivre » ou malaguette, vendu à bas prix sur les marchés d'Anvers où il concurrençait le vrai poivre des îles³⁶. Ainsi se réalisait l'articulation des espaces commerciaux mandingue et européen et s'amorçait la prépondérance économique du trafic saharien.

La navigation européenne et l'ouverture commerciale

Les Portugais connurent cependant des difficultés à cause des pirates français et anglais qui naviguaient le long de la côte de Guinée à partir de 1530. Leur prépondérance fut également menacée par la concurrence des Pays-Bas. Maîtres de Gorée (1621), d'Elmina (1637) et d'Arguin (1638), les Hollandais arrachèrent le monopole de la Guinée à un Portugal déjà affaibli par son annexion à l'Espagne en 1580. Dans la dernière décennie du XVI^e siècle, les bateaux hollandais commencèrent à fréquenter l'Afrique

34. A. F. C. Ryder, 1964; A. Teixeira da Mota, 1975.

35. B. Barry, 1981.

36. F. Braudel, 1946.

occidentale et dix ans plus tard, les Pays-Bas faisaient plus de commerce que la plupart des nations européennes rassemblées : avec un total de deux cents voyages entre 1593 et 1607, ils passèrent à vingt voyages par an un peu plus tard. En 1614 par exemple, il y avait simultanément trente-six vaisseaux hollandais au large de la côte d'Elmina³⁷, sonnait le glas de la prépondérance portugaise.

Mais d'une prépondérance à l'autre, la côte atlantique s'était transformée en un front commercial ouest-africain de type nouveau et allait devenir le lieu d'un intense trafic maritime au XVIII^e siècle. Au début de ce siècle, les Portugais avaient cependant achevé l'ouverture commerciale et mis en place la stratégie qui allait prévaloir au cours des siècles suivants.

Les formations sociales anciennes et le « Royaume des Sape »

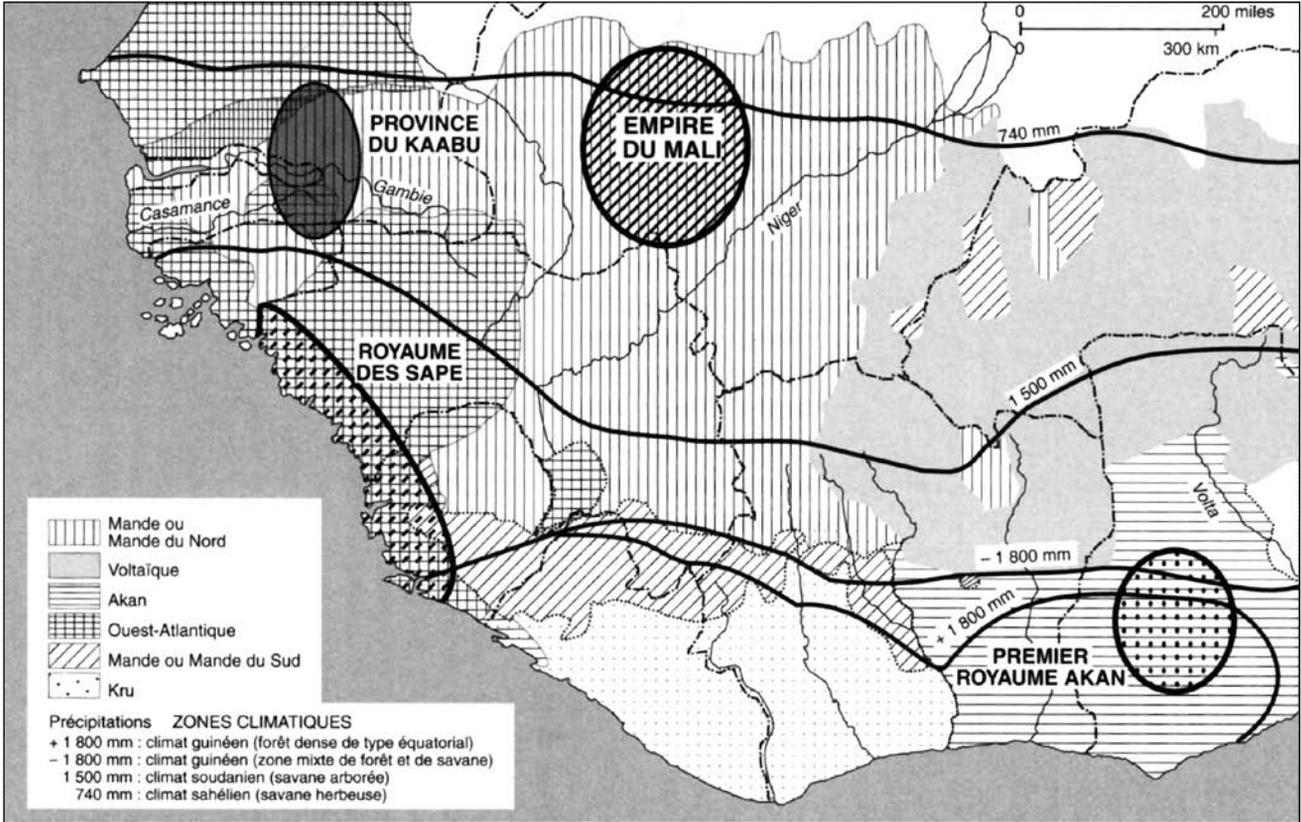
La civilisation ouest-atlantique, qui s'étendait de la Casamance avec les Joola à la Sierra Leone avec les Temne, se caractérise par son adaptation au milieu écologique des basses terres et des eaux stagnantes, d'où l'agriculture des marécages, l'extraction du sel, la riziculture inondée et l'utilisation des voies d'eau, pour le transport et les communications, dans des embarcations appelées *almadies*. Organisés en sociétés villageoises sans esclaves ni castes, mais avec des classes d'âge et des associations de travail, les Joola avaient déjà atteint l'âge du fer lorsqu'ils entrèrent en contact avec les Mandé. Refusant le qualificatif primitif attribué aux peuples « ouest-atlantiques », W. Rodney³⁸ insiste sur l'ingénieuse adaptation de ces peuples au milieu naturel, montre les relations d'échanges qui existaient entre eux, perçoit leur homogénéité sociale et culturelle à travers les langues, l'habillement et les coutumes. Ils n'avaient pas de structure étatique originelle, mais avaient une unité de civilisation et de culture. Riziculture inondée et « Royaume des Sape » sont-ils les expressions historiques de cette unité ? Le fait de savoir si la riziculture inondée est une de leurs inventions ou a été empruntée aux Mandé fait l'objet d'une controverse entre certains historiens, notamment entre P. Péliissier et B. Davidson³⁹.

L'organisation sociale et politique pose moins de problèmes que la riziculture inondée. Tous les auteurs reconnaissent, en effet, que le régime des castes, la succession patrilinéaire et la structure étatique sont des institutions d'origine étrangère. Ainsi, sous l'influence mande véhiculée par l'expansion vers l'ouest de l'empire du Mali, les différents peuples de la côte étaient organisés en chefferies et principautés soumises à la suzeraineté du *mandi-mansa*, l'empereur du Mali. Au XV^e siècle, les Portugais observèrent l'existence de ces « provinces occidentales » (royaume de Fogni, de Casa, etc.), mais signalèrent la présence, vers le sud, du « Royaume des Sape ». Celui-ci pose un autre problème : était-il une grande confédération englobant les

37. A. F. C. Ryder, 1965 *b*, p. 217-236.

38. W. Rodney, 1970*b*.

39. Pour cette discussion, voir P. Péliissier, 1966, p. 42-44; B. Davidson, 1965, p. 132-135. L'*Oryza glaberrima* est le riz rouge, ou riz africain, opposé à l'*Oryza sativa*, ou riz blanc, d'origine asiatique.



13.5. Les principaux États de l'Afrique de l'Ouest avant le XVI^e siècle (d'après C. Wondji).

peuples baga, nalu, landuma, limba et temne, comme le pense D. T. Niane ? Était-ce un royaume formé entre le cap Verga et le cap Sainte-Anne, à la suite du glissement vers le sud des Tyapi, Landuma, Baga et Nalu menés par des chefs mande, comme le suppose J. Suret-Canale ? Dans l'état actuel des connaissances, il est difficile de choisir entre ces deux hypothèses⁴⁰. Plus important encore, gardons-nous d'accepter aveuglément ce qui semble être une explication diffusionniste de l'ensemble des institutions et des systèmes sociaux et politiques de la région, surtout en ce qui concerne la succession patrilinéaire et les structures étatiques.

Le Kaabu : de l'émancipation à l'hégémonie (du XVI^e au XVII^e siècle)

Si la diffusion des influences mande avait permis l'émergence de chefferies et protoroyautes en Sénégambie méridionale, l'établissement du commerce atlantique allait favoriser, au XVI^e siècle, la naissance de nouveaux États sur les ruines de l'hégémonie malienne. En effet, l'expansion du Mali vers l'océan Atlantique, à travers le bassin de la Gambie, avait abouti, au XV^e siècle, à la mise en place de structures politico-militaires situées sur la bordure occidentale de l'Empire mande, tels les petits royaumes de Gambie, Casamance et Guinée-Bissau. Leurs souverains versaient un tribut au *mansa* du Mali, par le truchement de ses *farba* ou *farim*. Mais au XV^e siècle, c'était le *farim* du Gabu, situé à l'est de la rivière Geba, qui percevait le tribut des chefs mande de toute la Gambie.

Située entre la moyenne Gambie, le Rio Grande et le Fouta-Djalou, la province malienne du Kaabu contrôlait le commerce du Kantor qui traitait l'or de la Falémé et du Bambuk. Au XVI^e siècle, le Kaabu annexa la province de Sankola, située un peu au sud de la haute Casamance, et devint une province puissante, bien qu'elle dépendît encore du Mali. Le vieil empire s'affaiblissait cependant sous les coups du Songhay et la plupart de ses provinces occidentales se libérèrent de sa tutelle, les *farim* s'érigèrent en rois indépendants. Ainsi fit le Kaabu en 1537.

Après son émancipation, le Kaabu unifia tous les pays mande situés entre la Gambie, la haute Casamance et le haut Geba, et il se substitua au *mansa* du Mali dans cette région. Il étendit ensuite sa domination aux peuples kasanga, balante, joola (les Floup) et beafada. Son *farim* « était parmi eux comme un empereur » qui exerçait son autorité sur toute la Sénégambie méridionale et contrôlait le commerce de cette région, jusqu'aux confins de la Guinée et de la Sierra Leone⁴¹.

Le commerce atlantique et les peuples des Rivières du Sud

Tandis que les commerçants lusitaniens affrontaient la concurrence et l'opposition des Mandé, ils attiraient dans leurs établissements du littoral les peuples « ouest-atlantiques », et étaient ainsi en contact direct avec les Joola, les Balante, les Papel et les Kasanga.

40. Pour cette autre discussion, voir F. Mahoney et H. O. Idowu, 1965, p. 141 ; D. Y. Niane, 1975*b*, p. 51 ; J. Suret-Canale, éd. de 1976, p. 507.

41. S. M. Cissoko, 1972, p. 3-8 ; D. Y. Niane, 1975*b*, p. 49-51.

En Sierra Leone, les Bulom, les Temne et les communautés voisines participaient activement à ce commerce. Les Bulom, qui échangeaient du sel marin contre l'or venu du Mali, vendaient maintenant cet or aux Portugais contre des cotonnades, des clochettes de cuivre et divers ustensiles métalliques. À la fin du XVI^e siècle, les Temne, désireux de profiter du trafic maritime, atteignirent l'estuaire de la Sierra Leone, coupant le peuple bulom en deux.

Au XVI^e siècle, cette région de la Guinée supérieure était devenue méconnaissable. Non seulement les Portugais y avaient installé de nombreuses colonies marchandes, mais aussi ils couvraient totalement les peuples de cette côte grâce aux points de contact qu'ils avaient établis avec les Mande dans les bassins moyens et supérieurs des rivières. Si les liens avec l'arrière-pays étaient ainsi intensifiés, les liens entre le Nord et le Sud étaient considérablement renforcés: les Cap-Verdiens allaient directement vers les rivières de la Sierra Leone, vendant au passage leur coton aux tisserands baïnuke et kasanga; entre le Cacheu et la Nuñez circulaient des tissus imprimés; enfin, les produits de l'artisanat côtier parvenaient jusqu'aux Scarcies suivant la route inverse de l'ancien commerce de la kola⁴².

La zone côtière, nouveau front commercial ouest-africain (XVII^e-XVIII^e siècle)

En ouvrant la côte ouest-africaine au commerce mondial, les grandes explorations européennes engagèrent les pays guinéens dans un processus de développement historique sans précédent: intensification des échanges, mouvements de la population de l'intérieur vers la côte, apparition de sociétés nouvelles, tels furent, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les principaux changements. Ils provoquèrent la marginalisation progressive de la zone soudanaise qui, pour survivre, dut se lier au commerce atlantique en donnant une nouvelle impulsion aux routes qui menaient à la forêt et à la mer.

L'implantation et la consolidation du commerce européen

Trois traits caractérisent l'évolution du commerce européen sur les côtes ouest-africaines aux XVI^e et XVIII^e siècles: l'implantation définitive, voire la consolidation, de ce commerce grâce à une organisation systématique des échanges; l'importance croissante de la traite négrière qui prit, au XVIII^e siècle, une ampleur sans précédent dans l'ensemble des transactions; l'âpre concurrence que se livrèrent les nations européennes pour la possession de bases en Afrique de l'Ouest.

Au XVII^e siècle, le commerce européen s'ancre définitivement dans la région, avec le développement de la puissance maritime des Hollandais qui parachevèrent l'organisation du système mercantiliste mondial par l'instauration des compagnies à chartes. Passant des petites sociétés commerciales à une organisation de grand style, les Hollandais créèrent,

42. W. Rodney, 1970*b*, p. 71-94.

en 1621, la Compagnie des Indes occidentales. Dotée d'une charte lui accordant pendant vingt-quatre ans le monopole sur le commerce d'Amérique et d'Afrique, du tropique du Cancer au cap de Bonne-Espérance, elle disposait de la garantie militaire et navale de l'État et poursuivit en toute sécurité son expansion commerciale et coloniale. Appuyant son action sur les forts et les factoreries, les premiers servant à protéger les approvisionnements et les secondes à échanger les produits, la Compagnie contribua à l'essor commercial de la Hollande dans la première moitié du XVII^e siècle. Routiers des mers, les Hollandais redistribuaient en Europe les produits qu'ils importaient d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, en particulier de grandes quantités d'or et d'ivoire, et réalisaient ainsi d'énormes bénéfices. Maîtres des océans, ils pourvoyaient en esclaves les colonies américaines des autres nations européennes (Espagne, Portugal, France et Angleterre) qui leur reconnurent, en 1641, le monopole commercial sur toute la côte de Guinée.

Entre 1650 et 1672, la prépondérance hollandaise allait être entamée. Trois facteurs y contribuèrent : l'essor des plantations américaines, donnant un coup de fouet à l'économie sucrière, exigeait un approvisionnement accru en main-d'œuvre servile et, donc, une intensification de la traite négrière qui profitait de la montée concomitante de l'industrie manufacturière en Europe occidentale (armes à feu en particulier) ; dans ce contexte, les nations européennes voulurent s'arracher à la dépendance hollandaise. Aussi, la France et l'Angleterre s'engagèrent-elles dans une lutte sans merci contre le monopole de la Hollande. Elles se dotèrent donc, à cette période où le commerce négrier était devenu hautement compétitif, des mêmes instruments de puissance que leur grande rivale. Ce fut alors la période de succès de leurs compagnies à chartes avec, chez les Anglais, la Company of Royal Adventurers (1660) puis la Royal African Company (1672) et, chez les Français, la Compagnie française des Indes occidentales (1664) puis la Compagnie de Guinée (1685). Il y eut aussi des compagnies suédoises, danoises, portugaises et brandebourgeoises.

Toutes les nations européennes imitèrent alors le système d'organisation mis au point par les Hollandais, parce que des marchands isolés ne pouvaient se lancer dans le commerce avec l'Afrique de l'Ouest sans qu'ils fussent membres ou eussent le soutien d'une compagnie nationale. Seules des compagnies puissantes étaient capables de supporter les frais de construction et d'entretien des forts. Entre 1640 et 1750, de nombreux forts et comptoirs furent bâtis sur les côtes africaines, mais changèrent constamment de propriétaires au gré des luttes que se livraient les nations esclavagistes. Il y en avait en Sénégambie et surtout en Côte-de-l'Or, mais aucun entre les deux. La lutte contre la Hollande se termina par le Traité d'Utrecht qui donna le privilège de l'*asiento* à l'Angleterre en 1713.

À l'abri de ces forts et autour des comptoirs, les Européens entreprenaient l'exploitation commerciale de la zone côtière atlantique. De Gorée à l'île Sherbro, en Sierre Leone, le commerce était florissant, mais aucune compagnie française ou anglaise ne put y imposer son monopole à cause des nombreux îlots côtiers et îles du large où n'importe quel bateau qui désirait

commercer avec les marchands mulâtres de ce secteur pouvait mouiller l'ancre. Cette partie de la côte fut donc un terrain de chasse libre pour les négriers de toutes les nations qui n'étaient pas liés aux grandes compagnies. Au XVIII^e siècle, aucun système de forts n'existait dans ce secteur, revendiqué par le Portugal mais dont l'autorité ne s'exerçait effectivement qu'aux environs du comptoir de Cacheu. Les compagnies à chartes ne portèrent aucune attention à la Côte-des-Graines et à la Côte d'Ivoire aux XVIII^e et XVIII^e siècles, parce que la malaguette n'était plus prisée sur le marché mondial, l'ivoire connaissait également un déclin et les difficultés d'accostage tenaient les bateaux éloignés de la côte. Un fort français construit à Assinie, au sud-est de la Côte d'Ivoire à la fin du XVII^e siècle, fut abandonné quelques années plus tard. Toutefois, la demande croissante d'esclaves en Amérique encouragea les marchands individuels à s'intéresser à ce secteur côtier vers 1700⁴³.

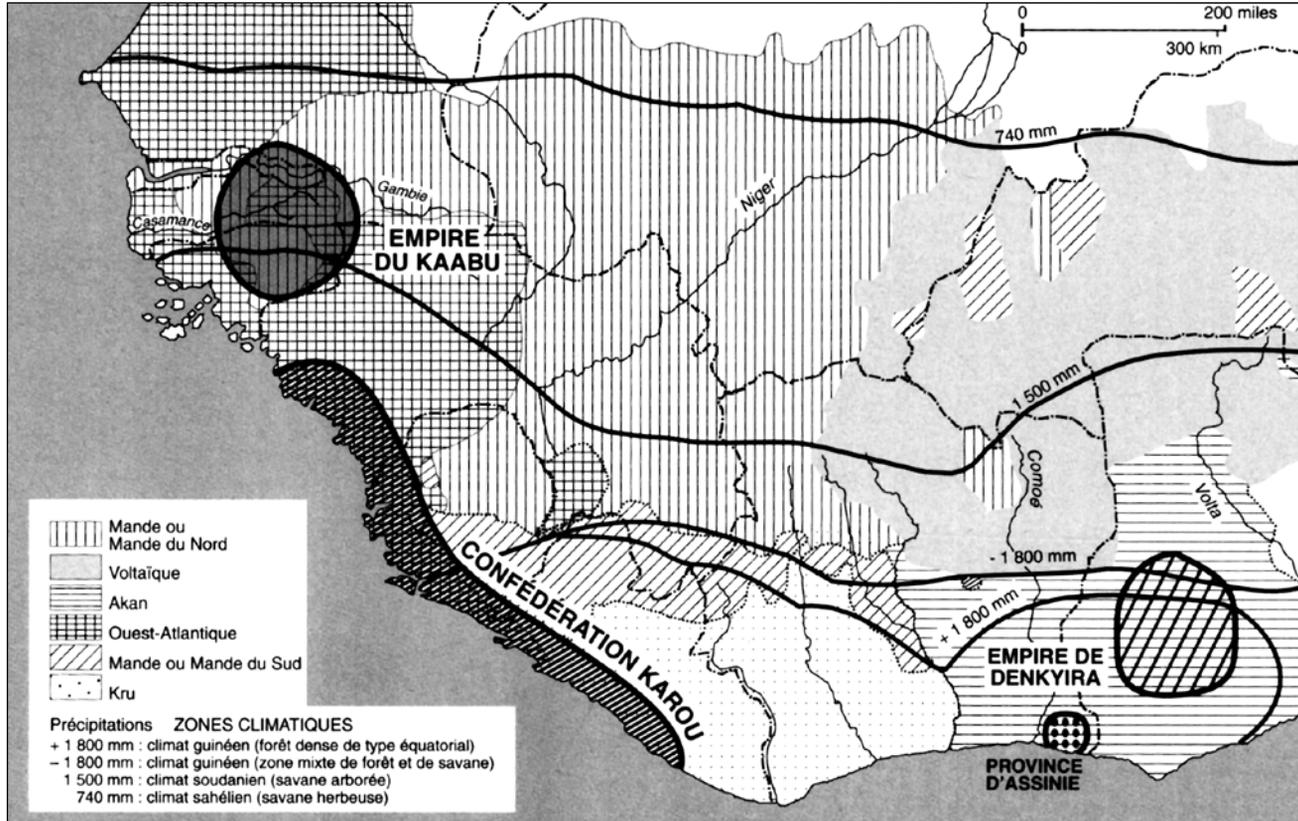
Les changements au Soudan

Parallèlement à l'implantation du commerce européen, les régions intérieures soudanaises étaient affectées par d'importants changements qui eurent des conséquences décisives sur l'évolution de la zone côtière comprise entre la Casamance et la Bandama.

Au Soudan, dans le monde mande en particulier, le commerce atlantique dominé par l'esclavagisme eut plusieurs effets. Sur le plan socio-économique, les relations avec la côte prirent une importance croissante et l'influence de la traite s'accompagna de la diffusion des armes à feu par les marchands jula. Sur le plan socioculturel, l'islam ayant perdu sa force avec la chute des grands empires, la classe dirigeante se scinda en deux fractions rivales, l'une pratiquant la religion traditionnelle et politique et l'autre constituée de marabouts et de marchands. S'appuyant sur la cavalerie et les fusils qu'elle avait achetés, la première se constitua en aristocratie militaire; soutenant les progrès de l'islam vers les pays du Sud, la seconde fomenta des révolutions politico-religieuses. Royautés militaires bambara dans le premier cas, révolutions islamo-fulbe dans le second allaient tenter de résoudre la crise sociale née de la dislocation des empires et de la généralisation de la traite négrière.

Après le morcellement politique consécutif au déclin des grands ensembles, des hégémonies de substitution essayèrent de restructurer, au XVIII^e siècle, les différentes régions de l'intérieur. Au nord et au nord-ouest, l'empire du Grand Foul naquit au XVII^e siècle sur les décombres du Songhay, mais céda la place à l'empire du Kaarta dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Le long de l'Atlantique, les pays issus du démembrement du Mali furent unifiés par le Kaabu (XVII^e-XVIII^e siècle), puis le Fouta-Djalon (XVIII^e-XIX^e siècle). Au centre, le long du Niger, la prise en mains se fit sous l'égide des Bambara de Ségou, au début du XVIII^e siècle, avec Biton Koulibali. Mais vers le sud, du haut Niger au Bandama et jusqu'à

43. J. D. Fage, 1969b, p. 65-73.



Les 13.6. principaux États de l'Afrique de l'Ouest au XVII^e siècle (d'après C. Wondji).

l'est, en zone voltaïque-senufo, les Jula accrurent leur influence grâce à leur supériorité numérique et à leur richesse : ils organisèrent l'empire de Kong au XVIII^e siècle pour garantir la circulation sur les routes commerciales qui menaient du moyen Niger à la forêt et à la Côte-de-l'Or; à l'ouest du Bandama, ils créèrent des métropoles marchandes afin de contrôler les voies qui conduisaient à la mer et vers les zones de la forêt où poussaient les kolatiers⁴⁴.

De la même façon que le commerce transsaharien avait, dans une large mesure, encouragé l'hégémonie politique soudanaise le long de la bande du Sahel entre le VII^e et le XVI^e siècle, l'intensification du commerce avec l'Europe a favorisé l'émergence d'hégémonies politiques sur le littoral et dans l'arrière-pays au XVII^e et au XVIII^e siècle. Parallèlement à ces mutations politiques, des changements socio-économiques (qui ont fait l'objet d'interprétations diverses) ont affecté les peuples des régions du littoral d'où partaient les principales routes commerciales menant vers l'intérieur.

Les hégémonies sublittorales du Nord-Ouest : du Kaabu au Fouta-Djalon

Au XVII^e siècle, le Kaabu s'affirma comme la grande puissance du secteur des Rivières du Sud, depuis la Gambie jusqu'à la Sierra Leone. Organisé en douze provinces mande confédérées qui recouvraient des enclaves fulbe ainsi que des groupements baïnuk, balante et joola, le Kaabu était dirigé par un *mansa* suprême (résidant à Kansala) qui s'appuyait sur une aristocratie de fonctionnaires-soldats et sur une cavalerie permanente. Ce royaume, devenu empire, contrôla le commerce de la vallée de la Gambie et des fleuves de Guinée (Casamance, Rio Cacheu, Rio Geba) au bord desquels se trouvaient les comptoirs européens (Cacheu, Farim, Ziguinchor, Bissao, Geba, Albreda et Saint James). À la fin du XVII^e siècle, Mansa Biram vendait 600 esclaves par an, achetait des marchandises variées et percevait des droits de douane par l'intermédiaire de ses percepteurs patentés, les *alcali*⁴⁵.

Parallèlement à l'hégémonie du Kaabu s'affirmait, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, celle de la confédération islamo-fulbe du Fouta-Djalon. Issue de la révolution musulmane qui secoua le massif guinéo-soudanien vers 1725-1730, elle devint progressivement la plaque tournante des relations entre la Côte-des-Rivières et l'arrière-pays. Situé à la confluence des rivières du haut Niger qui vont vers la mer, le Fouta-Djalon allait se poser en concurrent sérieux des Mande du Kaabu qu'il combattit jusqu'à leur effondrement au XIX^e siècle. Mais avant cette date, une répartition des influences s'ébaucha lentement entre ces deux hégémonies dans l'ensemble des pays côtiers et intérieurs compris entre la Gambie et la Sierra Leone⁴⁶.

44. Y. Person, 1981, p. 47-55.

45. S. M. Cissoko, 1972, p. 10.

46. J. Suret-Canale, éd. de 1976, p. 486-504; W. Rodney, 1970b, p. 223-239.

L'hégémonie côtière des Karou en Sierra Leone et au Liberia

L'histoire des Karou a été écrite par O. Dapper. Au commencement était le royaume de Quoja situé autour de Cape Mount et qui fut conquis par des peuples venus de l'intérieur: les Karou et les Folgja. Or les Quoja avaient placé les peuples de Sierra Leone (Bulom, Quilliga et Carrodoboe) sous leur protectorat et leur avaient affecté des gouverneurs de province qui régnaient comme des vice-rois. Le royaume de Quoja avait aussi autorité sur les peuples du Rio Sestos, des Galla de l'Est et du cap Mesurado. Les Karou, ayant conquis le royaume de Quoja, le divisèrent en deux grandes parties: le Quojabercoma (pays des Quoja) et le Veybercoma (pays des Vai). Les dirigeants karou auxquels était soumis directement le territoire qui s'étend du cap Verga, au nord, jusqu'au cap Mesurado au sud, étaient des chefs de guerre dont les soldats endurcis, armés de flèches empoisonnées, eurent souvent le dessus sur les autres peuples de la région. Rois absolus, défenseurs et garants du royaume, ils se succédaient de père en fils. Ils eurent à réduire les révoltes des provinces conquises, à repousser les agressions des peuples voisins (Dogo, Gebbe, Manou) et à défendre constamment l'intégrité de l'empire. Mais ils n'en restaient pas moins alliés des Folgja et des Manou de l'intérieur avec lesquels existaient des rapports de vassalité.

En effet, à l'intérieur de la Sierra Leone et du Liberia, dans les bassins supérieurs des rivières Moa, Mano et Saint-Paul, se trouvait une nébuleuse de peuples, probablement d'origine mande et placés sous la suzeraineté des Manou: Folgja, Karou, Hondo, Galla et Quoja avaient les mêmes structures et coutumes, obéissaient aux mêmes sociétés secrètes et étaient reliés par une chaîne de vassalité croissante qui montait de la côte vers l'intérieur jusqu'au *mandi-mani*, le seigneur des Manou, le plus grand suzerain de toute la région. Et, malgré leur puissance militaire, les Karou dépendaient des Folgja qui dépendaient à leur tour des Manou. Car les peuples côtiers descendaient des peuples de l'intérieur, mais dépendaient de leur bon vouloir pour les échanges commerciaux⁴⁷.

L'hégémonie karou avait pour fonction la régularisation de ces échanges entre les hommes de la côte et ceux de l'intérieur. Leur système économique se fondant principalement sur le commerce avec les Européens, les Karou réalisaient d'importants bénéfices dans la mesure où ils étaient les seuls relais d'échanges. De plus, ils revendiquaient à leurs vassaux les marchandises européennes et aux Européens celles de leurs vassaux. Dans ces conditions, la domination politique et militaire était nécessaire au maintien d'un tel système et la sphère karou apparaissait avant tout comme un espace commercial indispensable au fonctionnement du système mercantiliste négrier dans cette région aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Le commerce européen et les peuples compradores du littoral

L'essor du commerce aux XVII^e et XVIII^e siècles suscita parmi les peuples du littoral la formation de groupes marchands qui jouèrent le rôle d'intermé-

47. O. Dapper, éd. de 1686, p. 252-274.

diaires entre les navires européens et les sociétés africaines de l'intérieur. Ce fut le cas des *mestizos* (métis) et des créoles des rivières de Casamance, Guinée et Sierra Leone.

*Des lançados portugais aux métis et créoles
des rivières de Guinée et Sierra Leone*

Afro-Portugais issus des colons portugais des XV^e et XVI^e siècles, ou Anglo-Africains descendant des marchands britanniques des XVII^e et XVIII^e siècles, les groupes mulâtres constituèrent une population très particulière dont l'influence fut déterminante sur l'évolution historique du littoral compris entre la Gambie et la Sierra Leone.

Lançados et Afro-Portugais. À l'origine de l'influence portugaise en Afrique de l'Ouest, il y eut les migrations volontaires mais, surtout, les nombreux exilés qui peuplèrent les Rivières du Sud et les îles de l'Atlantique (Cap-Vert surtout) à partir du XV^e siècle. Parmi eux, des marchands aventuriers et des agents des compagnies commerciales: les *lançados*. W. Rodney définit ces derniers comme des gens qu'on lance (*lançar*: jeter) parmi les Noirs pour faire du commerce. Presque toujours Portugais, les *lançados* pouvaient aussi être des Grecs, des Espagnols, voire des Indiens. Ils recrutaient des *grumetes* africains (auxiliaires) et fréquentaient les vallées du Sénégal, de la Gambie, de la Casamance et des petites rivières de Guinée. Très nombreux dans les secteurs de Cacheu et de Geba (une partie de l'actuelle Guinée-Bissau), on les trouvait aussi en Sierra Leone (Port Loko). À la fin du XVI^e siècle et au début du XVIII^e ils avaient pénétré le pays Soso et opéré une jonction avec les commerçants mande de l'intérieur.

Très vite, les *lançados* jetèrent les bases d'une communauté afro-portugaise: établis dans les villages, vivant très près des Noirs, ils épousèrent des femmes ou prirent des maîtresses africaines. La langue portugaise devint une *lingua franca* locale presque autant parlée que le mande. Les *lançados* allaient ainsi assurer la pérennité de la présence portugaise au cours des siècles suivants, malgré le déclin de la métropole.

Les *lançados* et leurs descendants dirigeaient le commerce local en haute Guinée aux XVII^e et XVIII^e siècles. Mais la composition raciale du groupe changea notablement: le flot des migrants étant moins important au XVII^e siècle, le nombre des Portugais de souche métropolitaine devint inférieur à celui des mulâtres; la masse des *lançados* comprit de plus en plus d'enfants de sang mêlé, ces *filhos da terra* [enfants de la terre] qui dominèrent, au milieu du XVII^e siècle, le pays Beafada et Port Loko. Il faut noter que la proportion des Africains tendait à augmenter, malgré l'accroissement naturel des métis qui devenaient de plus en plus noirs et se distinguaient à peine des Africains de souche.

À la fin du XVIII^e siècle, la communauté des Afro-Portugais comprenait donc peu de Blancs et beaucoup de Noirs, mais elle était dirigée par les métis qui lui avaient imprimé ses principaux caractères socioculturels.

Les *lançados* avaient donné naissance à un groupe socioculturel nouveau sur les côtes africaines. Parlant la langue portugaise, s'habillant à la mode

européenne, habitant des maisons rectangulaires aux murs blanchis et avec des vérandas, ils acceptaient cependant les coutumes africaines, jusques et y compris les tatouages et les marques ethniques. Ils pratiquaient un catholicisme peu authentique où le port de la croix se mêlait à la croyance fervente aux gris-gris, où la célébration des saints chrétiens n'empêchait pas l'hommage aux ancêtres.

Des liens d'amitié ont d'abord soudé les *lançados* aux peuples de la côte: Bibiana Vaz de Cacheu, par exemple, coopéra étroitement avec les Papel et Baïnuik et possédait une propriété à Farim, chez les Mande. Des liens de parenté intégrèrent certains d'entre eux à la vie sociale, politique et culturelle des peuples africains: petit-fils d'un roi mane de Sierra Leone, José Lopez de Moura intervint fréquemment dans la vie politique de ce secteur: il en fut, en effet, le plus grand faiseur de rois dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Enfin, d'autres *lançados* étaient tout simplement des Africains européens, tel Francisco Correia, Mande du Geba qui parlait très bien le portugais, était très instruit et s'habillait élégamment à l'européenne⁴⁸.

Mais ce groupe afro-portugais tirait sa puissance de sa fonction de classe de *compradores*. Ses membres n'avaient pas d'activités productives, mais étaient des pourvoyeurs de biens pour les bateaux européens et avaient des activités commerciales saisonnières en rapport avec les activités agricoles des Africains autochtones. Réalisant ainsi d'importants bénéfices, ils subissaient les attaques des compagnies commerciales européennes qui tentaient de les court-circuiter.

Mais si la plupart d'entre eux étaient contraints d'avoir recours aux bateaux européens, il en était d'assez riches pour s'en passer. Telles étaient les grandes familles mulâtres de cette époque: les Vaz de Rio Cacheu et de la Nuñez, les Tomba Mendez et la famille d'Antonio Vaz en Gambie, celle de Sittel Fernando du Rio Pongo et de la Nuñez, et de José Lopez de Moura en Sierra Leone. La famille Bibiana Vaz s'était illustrée dans le secteur de Cacheu au XVII^e siècle: établie à Cacheu parmi les Papel, Bibiana avait une maison chez les Baïnuik et une autre à Farim, chez les Mande; elle avait une petite navette, c'est-à-dire un vaisseau à deux mâts; son frère Ambrosio résidait à Cacheu et son neveu Francisco tenait un important commerce dans le Rio Nuñez. L'équivalent de la *senhora* Bibiana Vaz est le *senhor* José Lopez de Moura, maître de la Sierra Leone et l'homme le plus riche de cette région dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Entre ces riches commerçants mulâtres et les compagnies commerciales existaient de multiples contradictions, en particulier celle qui opposait les partisans du commerce libre et sans entraves à ceux de la réglementation et des monopoles. Ces intermédiaires durent lutter contre les prétentions des compagnies commerciales à se passer de leurs services, donc à amenuiser leurs profits. C'est ainsi que de 1684 à 1685, Bibiana Vaz s'opposa au capitaine José Gonçalves Doliveira, major de la Compagnie de Cacheu, qui

48. Pour tous les détails sur les Afro-Portugais, voir W. Rodney, 1970b, p. 200-222.

refusait aux bateaux étrangers la permission de commercer dans le secteur même s'ils avaient payé leurs droits d'amarrage. Menés par Bibiana Vaz, les marchands afro-portugais s'opposèrent à cette mesure, firent des pétitions et s'entendirent avec les Papel qui obligèrent Doliveira à autoriser le commerce avec les Anglais.

La volonté des groupes marchands intermédiaires de prendre en charge les destinées économiques et politiques du littoral, en prônant la liberté du commerce contre le monopole des grandes compagnies européennes, se retrouva en Sierra Leone dans la lutte que mena José Lopez de Moura contre la Royal African Company. Cette compagnie britannique cherchait surtout à briser l'alliance des souverains africains et des mulâtres, c'est-à-dire à supprimer le rôle de ces derniers en tant qu'intermédiaires. Conduits par Lopez de Moura, les mulâtres réagirent contre ce danger qui menaçait leur existence et, au plus fort de la lutte, détruisirent la factorerie de la Compagnie qui ne put jamais reprendre ses activités en Sierra Leone.

Des marchands aventuriers anglais aux Anglo-Africains de Sierra Leone. Un autre groupe de mulâtres dans cette région, celui des Anglo-Africains de Sierra Leone, s'est constitué au XVIII^e siècle. Vers 1800, il regroupait près de 12 000 personnes, parmi lesquelles les Tucker, les Rogers, les Corker et les Cleveland formaient les familles principales.

Venus d'Angleterre au XVII^e siècle, les Tucker, les Rogers et les Caulker (devenus ensuite les Corker) furent d'abord impliqués dans le commerce des compagnies anglaises. Ils se marièrent à des femmes africaines et pénétrèrent la société autochtone au sein de laquelle ils furent particulièrement liés à la classe dirigeante. Les Rogers et les Corker étaient apparentés à la famille royale de l'île Sherbro. La mère de James Cleveland était kissi, ce qui donna lieu, comme chez les Afro-Portugais, à la constitution d'un groupe social culturellement hybride où un homme tel que James Cleveland occupa une position éminente dans la société secrète poro.

Serviteurs de la compagnie commerciale, les ancêtres des Anglo-Africains effectuèrent d'abord de menus travaux dans les factoreries: magasiniers, charpentiers, serruriers. Mais ils devinrent très vite d'importants intermédiaires commerciaux et s'enrichirent considérablement. Vers 1690, les Tucker dominaient l'île Sherbro et, au milieu du XVIII^e siècle, Henry Tucker en était le plus important représentant. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, James Cleveland perça en Sierra Leone⁴⁹.

Afro-Portugais et Anglo-Africains constituaient donc, aux XVII^e et XVIII^e siècles, un groupe social aux fonctions économiques précises, un milieu culturel où les Européens et les Africains, les Blancs et les Noirs se rencontraient. Conscients de ce rôle, ils parvinrent à s'imposer aux Blancs et aux Noirs. Mais conscients de leurs intérêts, ils exploitaient les Africains dont ils tiraient d'énormes profits et s'ils se révoltèrent contre le monopole

49. *Ibid*

rigide des compagnies commerciales, ils n'en étaient pas moins des agents au service du capitalisme mercantile européen.

Le commerce et les peuples de la Côte-des-Graines à la Côte-des-Dents

Au-delà du cap Mesurado et jusqu'au cap Lahou, l'essor du commerce européen aux XVII^e et XVIII^e siècles n'a pas donné naissance à des groupes marchands très dynamiques au sein de la population kru. Mal relié à l'arrière-pays soudanais, ce secteur côtier comptait cependant de nombreux villages bâtis aux embouchures des rivières et abondait en produits très variés. Les bateaux anglais et hollandais s'approvisionnaient en malaguettes à la rivière Sestos, au cap Palmas et à Cavally, et en esclaves à Bassa, Drewin et Saint-André. Ils achetaient de l'ivoire partout.

Malgré sa richesse en cette matière, le faible dynamisme économique de la région s'explique sans doute par la crise de la malaguettes et la mentalité de ses habitants, pauvres et plus soucieux de recevoir des cadeaux que d'organiser des rapports commerciaux avec les Européens. Le pays de la rivière Saint-André y faisait toutefois exception, qui offrait aux bateaux son or, ses esclaves et ses « dents d'éléphants » pesant plus de deux cents livres. Ses chefs, « affables et dignes », étaient drapés dans des pagnes comme leurs homologues de la côte des Quaqua.

Conclusion

Malgré les difficultés inhérentes à l'élaboration d'une synthèse historique digne de ce nom, force est de constater que les peuples et les pays de cette région ont connu globalement une unité d'évolution entre 1500 et 1800. Ils sont passés d'un isolement relatif à une intégration progressive dans les circuits d'un marché mondial que les navigations européennes atlantiques avaient mis en place dès les grandes découvertes; cette intégration a été accompagnée de mouvements migratoires de l'intérieur vers la côte et de mutations sociales et politiques décisives, partout où la population a cherché à tirer parti des occasions que lui offrait le commerce européen.